

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Pierre KAMNITZER

Italie

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1949, tome 47, p. 148-157

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

ITALIE

L'Italie telle que je l'ai vue enfant restera toujours pour moi une terre idéale. Existe-t-il réellement, ce pays de mon bonheur, dont le souvenir me poursuit d'année en année comme une traînée d'étoiles filantes dans le ciel nocturne ? Je ne sais. Permettez-moi simplement de fermer les yeux et de le revoir exactement comme je l'ai vu alors...

Je pouvais avoir onze ans lorsque mes parents m'emmenèrent pour la première fois au bord de la mer Adriatique, dans une petite station balnéaire entre Rimini et Ancône. Elle ne possède aucun des attraits qui font la gloire des villes italiennes, ni d'œuvres d'art, ni de vestiges historiques. Mais on y respire le vent de la mer, le parfum du soleil, la joie des plages. Dans la maison que ma mère avait louée pour une saison, une vieille femme moustachue nous accueillit accorte et bavarde. Elle-même nous montra toutes les pièces de la vétuste maison, la cuisine avec son immense hotte de cheminée, les événements pour attiser la braise. Elle nous expliquait, dans un français qui me paraissait hilarant, que la maison accolée à la nôtre était occupée tous les étés par une famille originaire de Vérone, qui passait là les vacances avec leurs deux petits garçons.

Le soir même de notre arrivée, ma mère nous mena sur la plage où je vis pour la première fois la mer. Le soleil couchant la teintait déjà de rose et délimitait à quelques centaines de mètres de la côte un lac de feu, dans lequel les barques et les baigneurs se berçaient avec délices. La mer était calme et scintillante, quelques vagues inquiètes n'arrivaient pas à troubler sa grande paix bienheureuse. Elles venaient pourtant de loin et formaient près de la grève, là où le sable d'argent prête à l'eau une transparence de cristal, comme un léger ressac. On entendait le cri des vendeuses de limonade, d'oublies, de glaces, le rire des enfants, le murmure de la mer...

C'est ainsi que nous prîmes possession, mon frère et moi, de notre paradis. Au premier rayon du soleil, nous étions debout, prêts à partir, à explorer notre petite ville ou les campagnes environnantes, à nous aventurer sur les falaises, dans les jardins, sans nous soucier d'éventuelles barrières. Car c'était pour nous l'âge heureux qui ignore que chaque parcelle de terre a son maître, son possesseur. Nous observions les pêcheurs déchargeant leur butin sur le môle, nous suivions le travail des cordiers installant tous les matins leur atelier primitif à même la plage. Ils réparaient les filets ou tordaient d'odorantes filasses de chanvre. Nous longions souvent la rivière glauque et immobile dont l'embouchure prolongée par les jetées formait le port. Des traînées d'odeurs végétales nous accueillèrent dans les forêts de joncs qui s'étendaient loin dans la plaine, mystérieuses et chuchotantes.

Evidemment, nous associâmes bientôt d'autres enfants à nos jeux. Nous liions connaissance, avant tout, avec les deux garçons de nos voisins, Felice et Luciano. Le premier n'était qu'un bambin qui nous accompagnait rarement dans nos promenades. Le second, Luciano, me fit d'emblée une impression immense. Tout de suite j'ai cherché son amitié, m'abandonnant sans résistance à la fascination qu'il exerçait sur moi. Il était un peu plus âgé que moi, d'un type très italien, brun, assez joli et aimait la nature, la mer, les randonnées comme nous. Assez peu expansif au milieu des adultes il nous décrivait avec enthousiasme les villes qu'il avait vues et dont la beauté dépassait, à l'en croire, les villes des Mille et une nuits. Il nous parlait de ses parents, de sa famille, de ses amis. Parfois il s'arrêtait de bavarder, rêveur, indécis. En reprenant le fil de la conversation, un sourire confus lissait parfois ses lèvres, comme s'il revenait d'une rapide envolée dans un royaume inaccessible à nous autres. Parfois mon ami me raillait pour des fautes de langue et je faisais un violent effort pour parler aussi bien que lui. Avec une application de bon écolier, je suivais sur ses lèvres la formation des mots bien-aimés, que tant de poètes, tant de saints, tant de héros avaient prononcés, pour qu'il puisse me les répéter, face à la mer. Je fis aussi la connaissance de son père, ingénieur des ponts et chaussées, homme svelte, discret, énergique, un peu effacé.

Il travaillait même pendant les vacances, parfait parfois en voyage. On le voyait peu en compagnie de ses enfants. En revanche, j'ai gardé un souvenir plus précis de sa mère : mon ami tenait d'elle le teint brunâtre, les cheveux lisses et soyeux, les yeux sombres et quelque peu mystérieux. Elle n'était point jolie, très méridionale, un peu grasse, d'un caractère doux et maternel.

Un de nos plus grands plaisirs était, sans conteste, la marée basse avec les possibilités d'exploration qu'elle nous offrait. En soi le phénomène est peu important sur la côte de l'Adriatique, mais la pente infiniment douce de la plage permet à la baisse des eaux de découvrir de vastes bandes de terre.

Plus d'une fois, au petit jour, nous courions d'émotion dans les rues encore silencieuses pour ne pas manquer les dernières heures d'eaux basses. Un matin, nous fîmes une grande découverte : en flânant entre les flaques et les mares, sous le ciel embrasé, nous nous rendîmes compte d'un phénomène qui nous avait échappé jusque-là : la mer était devant nous, assez loin ; et plus loin encore, entre le ciel et la mer, semblaient attendre les voiles brunes qui ne pouvaient atteindre le port par marée basse. Il y avait à quelque distance de la côte, et séparés de celle-ci par de profonds fossés d'eau, d'immenses bancs de sable. Pendant la journée, ils traçaient dans la mer bleue de larges bandes blanchâtres ; mais tous les matins nous les voyions là, comme des îles d'or sous les feux de l'aube, comme des terres émergées et inaccessibles. En ce jour mémorable nous découvriâmes un passage, une sorte de gué qui conduisait aux îles convoitées. Après avoir déposé nos chaussures derrière une cabine de baigneur, nous nous lançâmes à l'assaut des bancs de sable. Je me souviens que de hardis nageurs nous en avaient parlé. Mais quelle sensation délicieuse de faire mieux qu'eux, de cheminer nu-pieds sur le tapis humide et ferme, sur la route féérique qui s'en allait le long de la côte, et même s'en éloignait imperceptiblement. Ivres de bonheur et de lumière, nous poussâmes toujours plus loin sous un ciel diaphane et coloré comme un vitrail, en empreignant le sable vierge de la trace de nos petits pieds. Nous trouvâmes

de ravissants coquillages roses et nacrés, des crabes bonasses et amusants, bien pourvus de pinces mais qui ne savaient pas s'en servir.

Je ne sais qui de nous trois fut réveillé le premier de l'heureuse extase par un glissement multiple et étrange qui se produisit dans le sable, par un murmure de vaguelettes, par une fraîcheur caressante qui vint baiser nos pieds. D'un coup d'œil nous mesurâmes l'étendue de la catastrophe : la mer perfide revenait presque sans bruit, comme la mort qui entre dans la chambre d'un malade sans le réveiller. Déjà une mince couche d'eau égalisait l'immense surface, où les bancs de sable tranchaient encore jaunes et lumineux. Mais une nappe toute mince encore les couvrait, toute agitée du jeu de mille vaguelettes qui semblaient tisser dans une hâte fébrile un linceul liquide. Et bientôt nos îles submergées ne furent plus qu'un lumineux sillage d'un bateau qui se serait évanoui sous nos pieds.

— Que faire ? demanda mon frère, épouvanté.

— Il n'y a pas grand'chose à faire, opinai-je.

— C'est ta faute ! souffla mon petit ami, plus pâle que la mort !

— Pourquoi ma faute ? Je ne t'ai pas forcé de venir avec nous, répondis-je, vivement peiné de la pusillanimité de mon ami. D'ailleurs, ajoutai-je avec ce mépris de la mort qu'a l'âge qui ne sait pas encore apprécier toute la valeur de la vie, si je me noie, tant pis. Mais je ne suis pas un lâche comme toi.

J'admetts que ces paroles étaient dures. Elles exprimaient toute l'amertume de l'amitié déçue. Une folle envie me prit d'invectiver mon ami, de lui dire tout mon mépris, toute ma haine... et de pleurer ensuite comme un petit enfant.

Au bout d'un lourd silence, mon ami m'expliqua d'une voix sourde qui trahissait tout l'effort que lui coûtait cet aveu :

— Moi, tu sais, cela m'est égal aussi ; mais ma maman pleurerait. Elle m'aime tant !

Notre situation devint bientôt fort critique : nous nous mîmes à courir, éperdument, pour notre vie. Le murmure

de la mer, si doux pendant les courtes nuit d'été, se fit menaçant, obsédant, terrible. Nous avançâmes difficilement dans l'eau qui entravait nos pas, qui se collait à nos pieds comme de la glu, qui nous attirait avec une force presque irrésistible. Nous longeâmes toujours la plage, le passage qui nous avait conduits ici avait complètement disparu sous les flots. L'eau nous montait déjà jusqu'aux genoux, la mer avait pris un aspect étrangement uni et un courant très sensible nous entraînait vers le littoral. Nous essayâmes bien de le rejoindre, mais la pente tombant rapidement nous jetait dans un abîme sans fond. Mieux valait encore se fier aux bancs de sable que d'essayer d'atteindre, à la nage, une aventure pour laquelle nos forces ne suffisaient pas. D'instinct, nous nous lancions toujours vers les bancs les moins immergés, ce qui nous menait toujours plus loin vers la haute mer. Enfin, un pêcheur nous recueillit qui avait dû nous voir errer au milieu du désert liquide.

Le petit Luciano ne cessait pas d'être notre compagnon de jeu, mais l'incident avait laissé comme une fêlure dans notre amitié. J'en souffrais plus que je ne le croirais aujourd'hui. A mesure que le petit garçon mit de la distance dans nos rapports, mon amour pour lui augmentait, se fit brûlant et passionné. Plus d'une fois j'étais près de lui demander pardon, mais quelque chose me retenait... Mon ami ne m'en voulait pas à mort, c'est certain, car les enfants de son âge n'ont pas l'habitude de cacher derrière une politesse de circonstance leurs sentiments véritables. Mais je voulais savoir s'il me considérait encore comme son ami, s'il avait encore confiance en moi, bref, s'il avait un peu de cette tendresse pour moi que je lui portais. Parfois je m'imaginai à nouveau avec lui au milieu de la mer et je me répétais les paroles aimables et encourageantes que je lui dirais, je me représentais les actes de bravoure que je ferais pour lui sauver la vie au prix de la mienne. Evidemment cette occasion ne revenait pas et je dus me contenter de sa présence, heureux que tout lien entre nous ne fût pas rompu.

Il y avait pour me consoler l'été, la nature, la mer. Elle était redevenue la bonne déesse de nos après-midi, nous nous laissions bercer par ses vagues tièdes et

parfumées. Et nous vivions dans un paradis où la nature, l'enfance, l'amitié, ne faisaient qu'un. Je n'en prévoyais pas la fin, j'ignorais par quelle porte j'eusse dû passer pour réaliser l'union dont les délices me hantaient ; l'union définitive avec le monde de l'enfance. Je ne savais pas que seule la mort avait pouvoir pour m'y installer à tout jamais. Certes, elle voletait parfois autour de nos têtes avec un bruissement d'ailes, comme les chauves-souris par les lourds soirs d'été... Oh ! qu'elle me paraissait douce parfois, presque maternelle. J'écoutais avec complaisance les mots d'amour qu'elle me chuchotait, et elle m'aurait fait, en ce temps-là, le moindre signe de la main, que j'eusse emballé en silence mes petites affaires d'enfant, mes livres, mes jouets, mes amitiés terrestres pour la suivre, n'importe où, plein de confiance, comme un ami. J'aurais bien effrayé ma mère si je lui avais révélé mon engouement pour cette amie nouvelle, si tendre, si discrète. Mais elle me préféra mon petit ami.

La bonne de nos voisins se chargea de nous annoncer sa maladie par-dessus le petit mur du jardin. Je vois encore distinctement la jeune fille rousse et forte qui parlait si vite et en souriant.

— Le docteur est venu ? demanda ma mère.

— Bien sûr. Mais Luciano ne reconnaît plus personne, sauf sa maman. Si vous saviez la nuit que nous avons passée. C'était horrible !

Elle parlait avec volubilité et ses yeux rieurs semblaient démentir la gravité de son récit.

— Qu'a-t-il, enfin ?

— Le médecin croit que c'est la diphtérie.

Ma mère fit un geste de pitié effrayée. Malgré les progrès de la science médicale, ce mot terrible sonne dans l'oreille de la plupart des mères comme un glas. Notre mère nous demanda, tout en nous recommandant de prier pour notre petit camarade, de cesser toute relation directe qui pourrait nous donner la maladie.

Dès lors il se passait des choses mystérieuses dans la maison voisine. On entendait des murmures, des voitures s'arrêtaient devant la porte, des inconnus pénétraient dans les chambres que je savais disposées comme les

nôtres. Le soir venu, je voyais une lueur insolite éclairer la verdure du jardin, une lumière fluorescente et fixe qui devenait pour moi le symbole même de la maladie. Mais bientôt un silence uniforme s'étendait sur la demeure : dans la chaleur torride de cet été, on attendait avec angoisse des événements décisifs qui tardaient à se produire. Comme il faisait chaud ! Comme mon ami devait souffrir ! D'un coup mes appétits aventuriers s'éteignirent, mon cœur ne vivait plus que pour mon ami, au fond d'une chambre aux volets fermés, où rôdait la mort. A dire vrai, je me promenais encore avec mon frère et mes parents, mais comme des enfants très sages, ne prêtant plus attention qu'à l'angoisse de mon âme. Et le désir de revoir mon ami se fit d'autant plus ardent, d'autant plus douloureux qu'il avait pour moi le goût amer d'un remords... De temps en temps j'interrogeais ma mère sur l'état du petit malade :

« Il ne va pas bien du tout ! »

Je voulais le revoir coûte que coûte je l'aimais beaucoup, plus que jamais peut-être. J'enviais sa maman qui pouvait à tout moment le voir, le toucher, le soigner. On ne la voyait plus maintenant, ni au jardin, ni dans les rues, ni à la plage. Elle s'enfermait dans la maison, jour et nuit, n'ayant plus d'yeux, plus d'oreilles que pour son petit garçon agonisant. N'était-ce pas d'elle que le petit avait dit : « Elle m'aime tant » ?

La chaleur d'août se fit pesante. Les quelques jours de maladie de mon ami me semblaient des mois, des années. Les végétaux, les oiseaux, les enfants même souffraient de l'ardeur du soleil. Seul le petit âne du chiffonnier la goûtait ; il s'arrêtait tous les matins devant notre porte attendant que ma mère lui apportât son morceau de sucre. Dans les rues jadis fraîches et embaumées courait l'âpre senteur des herbes desséchées.

Un jour, après le repas de midi, la bonne de nos voisins nous appela d'un signe de la main pour nous confier d'une voix ridiculement mystérieuse que l'état du petit était désespéré. Le docteur avait parlé d'une trachéotomie, mais comme il ne disposait pas de l'outillage nécessaire, il venait d'ordonner le transfert du malade dans une clinique de Bologne.

« On viendra le chercher ce soir », ajouta-t-elle en s'essuyant les doigts avec le bout de son tablier. Et nous dévisageant : « Vous pouvez être heureux de ne pas être malades. C'est affreux ce qu'il souffre ! » Elle sourit comme si cette dernière affirmation nous eût trouvés incroyables. Pourtant elle m'alla droit au cœur. Je résolus d'aller voir mon ami à l'insu de ma mère. Je me souviens de cette après-midi chaude et poussiéreuse : je traversai, le cœur battant, le petit jardin et tirai la sonnette. Il est vrai que j'eusse pu passer par la cour et j'ignore ce qui me fit choisir l'entrée officielle du côté de la rue. Lorsque la porte s'ouvrit, des relents de lysoforme et d'iode vinrent battre mes narines. La bonne avait un sourire moqueur lorsqu'elle me vit :

— Ah ! c'est toi ! fit-elle en me montrant ses dents saines de jeune fauve, tu vois, les malles sont déjà bouclées. Nous partons vers cinq heures.

Je demandai d'un ton précipité à voir Luciano. La jeune fille me poussa alors à travers le couloir encombré dans la grande salle dallée.

— Je ne crois pas, mon petit, que ce sera possible. Je vais appeler Madame.

Elle se permit de tapoter ma joue avec sa main humide et disparut en fermant la porte très doucement. Au bout de quelques longues minutes, la mère de mon ami entra. Je fus effrayé du changement que les quelques jours de maladie de son enfant avaient produit sur sa figure. J'eus de la peine à la reconnaître. En me voyant elle sourit et me dit de m'asseoir sur le canapé où elle se laissa tomber, ivre de fatigue. Un rayon rougi par le reflet du dallage éclairait la pièce d'une lumière chaude couleur de brique. La mère de mon ami, malgré son chagrin mortel, était sereine et calme. En me parlant, doucement et sans hâte, elle me toisa, un sourire las et tendre au coin des lèvres.

— Tu viens voir Luciano, mon petit ?

Je fis oui de la tête, incapable de proférer une parole tant l'émotion me nouait la gorge. La mère de mon ami resta quelques instants silencieuse, puis :

— Je sais, Luciano m'a parfois parlé de toi.

Ces paroles me rassurèrent et me rendirent mon calme. Pourtant le désir de le voir, de lui parler, de serrer sa petite main se fit plus violent. Je me demandai si la mère de mon ami appréciait le bonheur d'être auprès de lui, en ces jours néfastes, d'être sa consolatrice, sa confidente. Elle me semblait si bonne, si douce. J'eus envie de me jeter dans ses bras, de pleurer tout mon saoul, de lui dire mon chagrin, mon amour. Je crus qu'elle seule au monde pouvait me comprendre. Evidemment je n'en fis rien, ma dignité de petit garçon qui ne se livre pas, me cousait la bouche. La mère de mon ami conclut :

— Tu es bien gentil de me demander des nouvelles de Luciano. Je crois cependant qu'il vaut mieux que tu ne le voies pas. Il est bien mal, tu sais ?

Elle esquissa un geste vague de la main. Je la vis se retourner vers la grande vitrine et m'apporter quelques bonbons, cadeau ridicule, que je méprisai et que je pris par politesse. Ensuite elle me pilota à travers le barrage de valises vers la porte d'entrée. Lorsque je me trouvai de nouveau sous la lumière chaude de l'après-midi, dans l'encadrement de la porte, je m'arrêtai, en proie à une douleur intérieure très vive. L'ombre triste et tiède de la maison m'attirait avec une puissance magique.

— Il faut que je le voie, soufflai-je, il le faut !

Un sourire à peine perceptible marqua les traits défaits de mon interlocutrice.

— Tu l'aimes bien, n'est-ce pas ? fit-elle, maternelle.

Je fis oui de la tête. Elle me dit alors d'un ton qu'elle voulut dégagé :

— Tu le verras dès qu'il sera guéri !

Je la regardai : son visage gardait encore comme une grimace pénible de sourire, mais la souffrance altérait ses traits. Un flot de larmes jaillit de ses yeux rougis et une seconde plus tard la pauvre femme s'affaissa contre le mur, toute secouée de sanglots...

Le soir de cette même journée, mon ami fut emmené, enveloppé de couvertures, malgré la chaleur. Deux jours plus tard nous parvint la nouvelle attendue de sa mort. La maison d'à-côté restait vide, aucun pas ne résonnait

plus dans la cour, aucune lumière ne veillait plus fort avant dans la nuit.

Notre vie ne changeait pas. Evidemment, la mort d'un petit garçon ne change pas la marche du monde. Tous les matins le soleil se levait, personne ne songeait plus à cet enfant que j'avais tant aimé. Nous continuions à nous ébattre sur la plage, à nous baigner dans les flots bleus de la mer. Le même vent frôlait nos joues, caressait nos cheveux. Mon père finissait son livre sur la navigation des Anciens, mon frère lisait Jules Verne et construisait des modèles d'avion.

Un mois plus tard nous quittâmes l'Italie. Depuis, le pays de mon enfance s'étend de l'autre côté des Alpes, dans une gloire de lumière. Mon ami y vit toujours : il est toujours resté pour moi le petit garçon câlin, violent, mystérieux que j'avais aimé. Il n'a pas grandi dans la terre enchanteresse de mon enfance. Comme elle, je ne le retrouverai plus. Pour le revoir en esprit, il me suffit de prononcer très lentement, comme on savoure un fruit délicieux, ce mot plus doux que tous les mots d'amour : Italie.

Pierre KAMNITZER